

## **METZ-BERLIN**

### **UNE RELATION IMPOSÉE PAR L'HISTOIRE**

**par M. François ROTH, membre associé libre**

Mille kilomètres séparent Metz de Berlin. Rien n'appelle des relations particulières entre deux villes aussi éloignées l'une de l'autre, aussi étrangères l'une à l'autre. Pourtant dans l'histoire, leurs destins se sont croisés au moins à deux reprises : à la fin du XVIIe siècle, à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes, beaucoup de protestants messins ont quitté leur ville et ont trouvé un refuge définitif en Prusse et plus spécialement à Berlin ; à la fin du XIXe siècle, à la suite de la capitulation de Bazaine et du traité de Francfort, Metz a été annexée (1) contre le gré de ses habitants à l'empire allemand naissant. Cette annexion qui a duré près d'un demi-siècle (1871-1918) a imposé des relations entre Metz et la capitale du Reich. Comment se sont-elles établies ? Quels en ont été les vecteurs ? Dans quelle mesure ont-elles été acceptées ? Quelles traces ont-elles laissées ? Voilà les questions auxquelles cet essai propose des éléments de réponse.

#### **Etablissement et nature des relations entre les deux villes**

Metz est une des rares villes de France où en juillet 1870, les habitants n'avaient pas parcouru les rues en criant « à Berlin ! à Berlin ! ». Ironie du sort, cette ville a subi rapidement l'humiliation de la capitulation puis de l'annexion. La tutelle de Berlin, que nul n'imaginait devoir subir, a été imposée aux Messins par un rapport de force international. C'est pourquoi les relations qui s'établissent entre les deux villes sont à double titre inégales : ce sont des relations imposées par un vainqueur et que les Messins subissent comme des vaincus. Ce sont des relations entre deux villes qui n'ont ni la même taille ni les mêmes fonctions. Malgré son très ancien passé, Metz est restée une petite ville ; avec la garnison elle compte 50.000 habitants en 1871 alors que Berlin dépasse déjà les 800.000. Entre la ville de province périphérique qui porte un nom symbolique des victoires allemandes et la capitale du Reich, l'écart déjà considérable se creuse encore pour s'établir autour de 1 à 35 à la veille de la Première Guerre mondiale !

Le lien initial entre Berlin et Metz est de nature étatique. L'Etat allemand ou plus exactement l'Etat prussien prend la succession de l'Etat français qui pendant trois siècles avait, en quelque sorte, façonné la ville de Metz. Les fonctionnaires civils, les officiers et les soldats, qui s'installent après 1870, changent en quelques années la composition

(1) F. Roth, *La Lorraine annexée (1870-1918)*, Nancy, 1976.

## METZ-BERLIN UNE RELATION IMPOSÉE PAR L'HISTOIRE

nationale de la population. Les immigrants viennent rarement de Berlin, mais l'autorité qu'ils servent est à Berlin et, pour les plus importants d'entre eux, ils sont nommés par l'empereur, le chancelier ou le ministre de la Guerre, lesquels résident à Berlin. Berlin est le siège du pouvoir d'Etat.

Pour les Messins annexés, Berlin est la ville où sont prises les décisions, nommés les fonctionnaires et les officiers. Les autorités lointaines incarnent une Prusse conquérante qu'ils repoussent de tout leur être. Aller à Berlin, il ne saurait en être question. C'est trop loin (1.000 km) ; il faut une raison impérieuse pour faire un voyage qui est une véritable expédition : au minimum une journée de chemin de fer. Les premiers Messins et Lorrains qui vont à Berlin sont les quatre députés élus au Reichstag en 1874. Ils s'y rendent par devoir pour protester contre l'annexion, Mgr Dupont des Loges en tête ; puis, leur geste accompli, ils quittent sur le champ la capitale des Hohenzollern dans laquelle ils se sentent des étrangers. Paul Bezanson, maire révoqué de Metz et Dominique Antoine son successeur, n'ont fait au parlement allemand que de brèves apparitions. Il faut attendre la fin du XIXe siècle pour que les élus de Metz participent régulièrement à ses activités et 1907, pour que l'un d'eux, l'avocat Albert Grégoire, s'associe à un groupe parlementaire, plus précisément au groupe national-libéral qui l'accueille comme hôte (on dirait aujourd'hui « apparenté »).

Une autre catégorie de Messins fait connaissance avec la capitale ou ses environs, ce sont les jeunes gens expédiés en Prusse pour leur service militaire. A ce sujet, les témoignages écrits sont rares ; ils sont confirmés par quelques bribes de tradition orale et des photographies jaunies du grand-père ou du grand-oncle dans les régiments de la garde. Ils découvrent les brasseries et les prostituées. Ils y souffrent de la discipline prussienne et de la rudesse du climat. Les bords de la Spree sont un exil lointain, presque la Sibérie.

En revanche, dans l'autre sens Berlin-Metz, les relations sont plus faciles à saisir. Toute carrière d'officier passe par Berlin, Potsdam ou Metz. Plusieurs grandes carrières civiles ont fait un détour par Metz. Au début de l'annexion, le jeune Bülow, le futur chancelier de l'Empire, est référendaire un an ou deux à Metz ; dans ses mémoires, il fait quelques allusions à ce séjour agréable. L'empereur Guillaume Ier est un personnage lointain, presque légendaire. Il est venu une fois à Metz et le feu d'artifice tiré en son honneur a incendié la toiture de la cathédrale. Son petit-fils Guillaume II, qui se veut plus proche des Messins, achète le château d'Urville près de Courcelles-Chaussy ; chaque année, il y passe quelques jours au mois de mai. Il est reçu dans sa ville de

## METZ-BERLIN UNE RELATION IMPOSÉE PAR L'HISTOIRE

Metz, visite les forts en construction, dirige les manœuvres et se passionne pour les progrès de l'urbanisme. Les brefs mais fréquents passages de l'empereur ont deux conséquences :

- les dignitaires de la cour, les membres de l'entourage impérial civil et militaire découvrent Metz et éventuellement s'y intéressent ;
- l'attention du souverain est attirée sur tel ou tel fonctionnaire ou officier. Certains d'entre eux bénéficient ainsi d'une promotion flatteuse. Parmi les civils, citons quelques cas : le baron von Hammerstein, président de Lorraine depuis 1883, est nommé en 1900 ministre de l'Intérieur de Prusse. Il achève à Berlin où il meurt en 1904 sa carrière. Un maire de fonction de Metz, Paul Böhmer, est nommé en 1910 sous-secrétaire d'État au Colonial-Amt. Le Baron de Seckendorff (un Rhénan né à Cologne), procureur au tribunal impérial de Metz, est nommé en 1906 au ministère prussien de la Justice. Le passage par Metz peut favoriser parfois une carrière nationale.

### L'image de Berlin à travers la presse messine

Une des voies d'investigation des relations qui s'établissent entre les deux villes passe par l'examen des journaux publiés à Metz. Que disent-ils de Berlin ? Quelles informations apportent-ils à leurs lecteurs ? Quelle image reflètent-ils de la capitale du Reich ? La réponse dépend de la langue utilisée, de leur orientation politique et surtout de la période considérée.

Nous avons choisi trois dates : 1874, 1887 et 1914 et comparé les quotidiens de langue française et de langue allemande.

Commençons en 1874, soit trois ans après le traité de Francfort. Nous avons comparé le « Vœu National », journal catholique et royaliste fondé en 1848 qui s'adresse à des Français, avec la « Metzger Zeitung » fondée en 1871 par les frères Lang qui tiennent la toute nouvelle librairie allemande. La première page du « Vœu National » est consacrée aux débats de l'Assemblée nationale, au président Mac-Mahon et aux affaires religieuses. On y publie régulièrement la Correspondance de Saint-Chéron. Ce qui se passe à Berlin est réduit à quelques lignes : des extraits de journaux (non berlinois sauf la *Germania* le quotidien catholique), des nouvelles vieilles de deux ou trois jours. Parfois on cite plus longuement les discours de Bismarck et de Moltke, les péripéties du procès engagé par Bismarck contre son ancien ambassadeur à Paris, le comte d'Arnim ; quelques informations plus originales sont empruntées au correspondant berlinois du « Journal d'Alsace ». Le seul événement dont le « Vœu National » aurait pu rendre compte est le voyage à Berlin de Mgr Dupont des Loges élu député de Metz au Reichstag. Le journal reproduit, sans commentaire, les débats au cours

2) F.Roth, *Le Temps des journaux, Metz, 1983.*

## METZ-BERLIN UNE RELATION IMPOSÉE PAR L'HISTOIRE

desquels le député de Saverne Teutsch a présenté, au nom de ses collègues, la motion de protestation, puis, quelques jours plus tard, il annonce le retour de Monseigneur « un peu fatigué mais en bonne santé ». Rien sur l'atmosphère, les habitants, la ville de Berlin n'existe pas.

L'examen de la « Metzer Zeitung », qui s'adresse aux Allemands nouveaux habitants de Metz, révèle une tout autre optique. La première page est consacrée exclusivement aux nouvelles de Berlin, aux débats du Reichstag, aux aspects officiels des activités de l'empereur et du chancelier. Il faut ouvrir le journal pour trouver des informations rapides sur la France et Paris alors que la « Metzer Zeitung » a déjà un correspondant à Berlin.

Plaçons-nous treize ans plus tard au début de l'année 1887, année fertile en événements divers : conflit entre Bismarck et le parlement à propos du septennat militaire, élections anticipées gagnées par Bismarck, affaire Schnaebelé puis éviction du général Boulanger du ministère français, voilà un semestre bien chargé avec en filigrane la crainte de la guerre.

Le « Vœu National » a disparu et « Le Lorrain » qui l'a remplacé s'adresse à la même clientèle. Les informations sur Berlin restent réduites à quelques lignes en seconde page. Elles ont trait à la famille impériale et aux activités des pouvoirs publics. Les débats du Reichstag sont reproduits dans la mesure où ils pèsent sur le destin de l'Alsace-Lorraine. Dans la revue de presse, on cite, parmi d'autres, quelques extraits des journaux berlinois. Le lecteur est frappé par la disproportion entre Paris et Berlin. Paris reste la capitale du cœur et de la culture. Deux à trois fois par semaine, « Le Lorrain » publie une « lettre de Paris » de son correspondant spécial. En tant que ville, Berlin n'existe pas : c'est la capitale lointaine de l'empereur et de la Prusse, de tout ce que « Le Lorrain » déteste.

Plaçons-nous un quart de siècle plus tard, au début de 1914. Les débats sur l'affaire de Saverne, la loi militaire, les guerres balkaniques ont assombri le climat mais rares sont ceux qui redoutent dans l'immédiat une guerre entre grandes puissances. Le paysage des journaux est resté identique. Pour ceux de langue française et plus spécialement « Le Lorrain » et son directeur politique, le chanoine Henri-Dominique Collin, la relation avec Berlin est subie comme un malheur des temps. A son grand regret, il doit seulement accorder à ce qui se passe dans la capitale de l'Empire un peu plus d'attention. Il se soumet de fort mauvais gré à cette nécessité. Il n'a toujours ni correspondant à Berlin ni abonnement aux dépêches de l'agence Wolff, la grande agence berlinoise, l'équivalent d'Havas et de Reuter. Il parle de ce qui se passe à Berlin, de seconde main, d'après les coupures de presse. Dès que

## METZ-BERLIN UNE RELATION IMPOSÉE PAR L'HISTOIRE

les débats portent sur une question qui touche l'Alsace-Lorraine, il en publie de larges extraits. Dans les éditoriaux du chanoine Collin, le nom de Berlin ou les allusions à Berlin sont fréquentes ; parfois, le ton est neutre mais on devine que tout ce qui se trouve à Berlin dans les coulisses du pouvoir ne peut être qu'inquiétant. Les « menaces de Berlin », les « exigences de Berlin » ont un unique objectif « la prussification de l'Alsace-Lorraine ». En s'opposant sournoisement à l'autonomie de l'Alsace-Lorraine, Berlin est le foyer de l'esprit prussien, militaire et protestant.

Quand on parcourt les colonnes de la « *Lothringer Zeitung* » et de la « *Metzer Zeitung* », tout change ; on est frappé par l'abondance des informations en provenance de Berlin. Les deux quotidiens sont abonnés à l'agence Wolff dont ils reproduisent les dépêches et les télégrammes presque toujours en première page. Ils accordent une place considérable aux débats du *Reichstag*, aux déplacements de l'empereur et de la famille impériale, à la politique du chancelier. Ils publient les cours de la Bourse de Berlin. Les deux journaux ont un correspondant berlinois. Celui de la « *Metzer Zeitung* », qui signe Dr M.S., publie de temps à autre des chroniques qui traitent des événements culturels de la saison berlinoise : « Les représentations du cirque Busch », « Une exposition artistique à Moabit », « Le café dorique », « Les échos du printemps berlinois », « Le soleil de Tiergarten », « La musique du futur ». Tous les samedis la « *Lothringer Zeitung* » publie une lettre de Berlin. Nous ignorons le nom de son correspondant berlinois comme celui de son correspondant strasbourgeois. La *Berliner Brief* traite de deux à trois thèmes de préférence culturels avec souvent des notes d'atmosphère, « L'ancien et le nouveau Berlin », « Derniers échos de la saison berlinoise », « Berlin sous la neige », la « semaine blanche », le « carnaval dans la rue » : on sent la ville s'animer et vivre. Parfois des articles plus techniques abordent des sujets de politique étrangère ou évoquent à demi-mot ce qui se murmure dans les milieux officiels. Pour ces deux quotidiens, Berlin est sans discussion la *Reichshauptstadt* comme l'écrit à plusieurs reprises la « *Metzer Zeitung* ». Si l'on parcourt la « *Freie Presse* », le quotidien socialiste publié à Strasbourg pour les trois *Bezirke* du *Reichsland*, on relève une orientation identique. Les citations du « *Vorwärts* » remplacent celles des journaux progressistes ou conservateurs. On lit quelques chroniques de l'avocat alsacien, le docteur Georges Weill, depuis 1912 député S.P.D. de Metz au *Reichstag* et également correspondant de « *L'Humanité* » à Berlin ! A la veille de la Première Guerre mondiale, la presse de Metz a donc parfaitement intégré le niveau du Reich, c'est-à-dire celui de Berlin. Non seulement Berlin est le siège des pouvoirs publics, la capitale du *Reich*, mais elle est aussi une ville qui a une vie culturelle et dont il faut tenir compte et rendre compte.

### Des annonces publicitaires aux liens commerciaux

Il y a un paradoxe assez curieux que je ne suis pas parvenu à expliquer. La référence à Berlin est assez fréquente dans la publicité des journaux au début de l'annexion, puis elle s'estompe pour quasiment disparaître. Ces mentions publicitaires de Berlin assez discrètes sont suffisamment présentes pour que l'œil les remarque. On peut les classer en trois rubriques :

Tout d'abord, des placards assez nombreux proposant des abonnements à des journaux berlinois, journaux politiques comme la « Norddeutsche Allgemeine Zeitung », le « Berliner Tageblatt », la « Neue Freie Zeitung » mais surtout journaux spécialisés comme la « Zeitschrift für Bauwesen » ou le « Börsenwächter », la « Börsen Zeitung ». Ensuite, on voit apparaître des réclames pour des produits alimentaires, des objets, des vêtements, etc. qui sont fabriqués dans la capitale du Reich. Ces industriels ou ces négociants cherchent des représentants à Metz : par exemple les machines à coudre Loewe, la fabrique d'uniformes Berger (Lindenstrasse), les vêtements de confection Arnold Aronsohn, la peinture « Kaiser Tinte », etc. Dans le domaine alimentaire, les brasseries de Berlin doivent affronter la rude concurrence des bières bavaroises, lesquelles tiennent le haut du pavé. Seule la bière blanche berlinoise parvient à se faire une petite place. Un autre produit typiquement berlinois fait son apparition à Metz ; il s'agit des beignets berlinois « Berliner Pfannkuchen » que proposent les boulangeries allemandes. L'une d'elles a installé un magasin place Saint-Louis. Enfin, un domaine insolite a attiré mon attention, celui des annonces médicales. Des praticiens spécialisés de Berlin proposent des traitements de l'épilepsie, des appareils pour les sourds, etc. J'ignore s'ils ont eu des patients... Assez vite, cette publicité s'estompe et disparaît presque totalement pour être remplacée par une publicité locale. On trouve fugitivement des mentions de la bière blanche ou des beignets berlinois. J'ai aussi retrouvé deux restaurants dont l'un à Gorze, appelés par leurs propriétaires « Sans Souci ». Un examen attentif de la mode, du cinéma et des spectacles permettrait peut-être de déceler des influences éventuelles. Je n'ai guère eu le temps d'explorer cette voie. J'ai simplement remarqué au Palais de Cristal où se trouve un excellent café viennois la succession des deux spectacles suivants : une chanteuse de charme parisienne et un trio berlinois (Berliner Rangen) qui chante et qui danse.

Ce recul puis cette disparition de la publicité peut s'expliquer par la mise en place de réseaux commerciaux qui diffusent produits et objets. Les firmes berlinoises ayant trouvé sur place des relais n'ont plus besoin de publicité directe. Quelques firmes ont obtenu des marchés ou ont installé des filiales. La société Pharus édite un guide de Metz qu'elle fait imprimer sur place chez Even. La ville a commandé son équipement électrique à la firme A.E.G. A Thionville, c'est la société AGWEA (Aktiengesellschaft für Gas - Wasser - und Elektrizitäts Anlagen) qui construit et exploite l'usine à gaz et distribue l'électricité pour toute la rive gauche de la Moselle. C'est un cas presque unique.

## METZ-BERLIN UNE RELATION IMPOSÉE PAR L'HISTOIRE

Dans l'autre sens, il faut signaler l'établissement d'une relation commerciale régulière et peut-être inattendue. Depuis 1869, le petit village de Woippy au nord de Metz s'est spécialisé avec succès dans la culture du fraisier. A la suite de l'annexion, le marché allemand absorbe des tonnages croissants de fraises de Woippy. Au début du siècle, — nous ignorons la date des premières livraisons — la fraise de Woippy est vendue régulièrement chaque année (mi-juin à mi-juillet) à Berlin. Les producteurs l'expédient par wagons spéciaux directement de Woippy (le voyage dure 35 heures en 1914). Aux Halles centrales de Berlin, en dépit de la distance, les prix de vente sont très rémunérateurs. Au moment de la récolte, plusieurs wagons partent chaque jour pour la capitale du Reich. Les producteurs du pays messin travaillent avec deux grossistes principaux, les maisons Plaumann et Lehmann.

Une autre relation commerciale régulière s'est établie entre la Lorraine et le marché de Berlin, elle concerne les produits de la pisciculture et est liée aux progrès des transports ferroviaires. Chaque automne depuis 1896, des marchands de Berlin viennent acheter des poissons vivants lors des pêches d'automne dans le pays des étangs. Ce sont principalement des carpes. Je n'ai pu recueillir que des informations fragmentaires sur les tonnages.

### Les voies de l'intégration

L'intégration progressive dans l'ensemble allemand passe par l'établissement des liens avec le réseau associatif. Ces liens se nouent dans les deux sens : Berlin-Metz et Metz-Berlin. On peut l'observer au niveau des chambres de commerce, instances d'origine française qui se sont maintenues en Allemagne. La Chambre de Commerce de Metz doit participer aux activités communes et aux multiples activités spécialisées ou sectorielles que secrète le monde économique. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, les relations sont ponctuelles. Par exemple le président Jules Lallement est envoyé à Berlin participer au « Comité prussien en faveur de la canalisation de la Moselle » (1886). La chambre doit participer chaque année au « Deutscher Handelstag » puis adhère à l'association dont le siège est à Berlin. Après l'élection à la présidence de l'Allemand immigré Theodor Muller (1908), les relations s'intensifient et deviennent plus étroites. Dans des domaines très divers, les associations berlinoises fondent des filiales à Metz, puis viennent y tenir leur congrès. Par exemple l'Association polytechnique (1901) ou encore l'Association des techniciens allemands (février 1914). Beaucoup d'entre elles ont leurs instances dirigeantes à Berlin. Quand ce n'est pas le cas, il y a toujours des Berlinoises en leur sein et c'est une occasion pour eux de découvrir Metz. Il y a aussi le phénomène inverse et complémentaire : les sociétés allemandes de Metz qui se rattachent à celles du Reich. C'est le cas des sociétés savantes. Les Allemands ont fondé en 1888 une société d'histoire et d'archéologie lorraine (Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde). Celle-ci éprouve le besoin de solliciter l'adhésion des sociétés savantes de Berlin : la « Société pour l'histoire de Berlin » (Verein für die Geschichte Berlins), la « Société berlinoise d'Anthropologie » (laquelle tient un congrès à Metz en 1901 et se rend en excursion

## METZ-BERLIN UNE RELATION IMPOSÉE PAR L'HISTOIRE

à Vic-sur-Seille pour examiner les fameux briquetages de la Seille), la « Société d'ethnologie et de préhistoire ». Ces liens sont ténus et pour une part formels. Il ne faudrait pas en exagérer la signification mais ils existent.

Metz a aussi une réputation bien établie de ville de garnison; elle est le rempart de la Marche de l'Ouest; son immense gare a presque autant de quais que celles de Leipzig et de Berlin. Le militaire appelle les manœuvres mais aussi une certaine forme de tourisme. Les champs de bataille de 1870 autour de Metz sont devenues des hauts lieux du tourisme : les sociétés de vétérans organisent des voyages à St-Privat et à Gravelotte et les anniversaires sont l'occasion de fêtes très fréquentées. Lors de l'exposition internationale de voyage et de tourisme qui s'est tenue à Berlin en 1911, une section a été réservée à l'Alsace-Lorraine et dans cette section un petit coin à Metz : grandes photographies, une Lorraine en costume et, dans les vitrines, des monnaies, des chartes impériales et des journaux du siège de 1870 !

En mai 1914, l'Association des Alsaciens-Lorrains de Berlin organise pour la première fois une exposition d'art et d'artisanat d'art sous la protection du prince de Wedel, ancien Statthalter. L'Alsace est massivement représentée. Parmi les exposants, on relève quelques entreprises lorraines (la cristallerie de St-Louis, la faïencerie de Sarreguemines) et quelques artistes de Metz parmi lesquels un professeur de l'École des Arts décoratifs, Alfred Pellon, Combien de Berlinois ont-ils remarqué cette présence messine ? Surtout qu'ont-ils retenu ? Aucune réponse ne saurait être apportée à ces deux questions. Des liens entre Metz et la capitale du Reich se sont noués. Ils sont rendus plus aisés par l'amélioration du réseau ferré. Depuis 1913, le rapide met Berlin à 13 heures de Metz, avec un seul changement à Sarrebruck. On peut partir le soir et arriver le lendemain matin dans la capitale du Reich. La durée du voyage a été raccourcie de deux heures. On hésite beaucoup moins à s'y rendre pour une démarche, un voyage d'affaires, un congrès. Même pendant la première guerre, un obscur syndicaliste chrétien, Alfred Erpelding (un mineur) se rend en novembre 1917 à un congrès à Berlin.

A la veille de la Première Guerre mondiale, les relations, par la force des choses, se sont améliorées. La plupart des Messins de 1870 ont disparu. Toutefois, le souvenir du siège et de l'annexion reste très présent dans la fraction francophile. Pour ces habitants, Berlin demeure ce pôle négatif d'où ne peuvent venir que des influences mauvaises, celles de la Prusse militaire et protestante. Pour ceux-là, le cri « Los von Berlin » ne constate pas seulement une distance géographique, c'est un refus catégorique. — Les autres, qui sont probablement majoritaires, ont une tout autre orientation.

L'Allemagne de cette époque étant multipolaire, l'influence de Berlin est loin d'être exclusive. Un examen attentif montrerait à quel point Metz est placée dans le sillage des villes rhénanes (Trèves, Cologne). Il y a d'abord les nombreux immigrés qui viennent de ces régions



## METZ-BERLIN UNE RELATION IMPOSÉE PAR L'HISTOIRE

où ils ont souvent de la famille ; il y a les liens économiques, commerciaux, financiers de plus en plus étroits ; il y a l'influence du catholicisme rhénan qui s'exerce par de multiples canaux : quotidien catholique de langue allemande, la « Lothringer Volksstimme » suit la ligne de la « *Kölnischer Volkszeitung* ». Dans un autre domaine, celui des organisations ouvrières catholiques (*Katholische Arbeitervereine*), c'est la ligne de Berlin (*Berliner Richtung*) qui s'impose au niveau du diocèse au détriment de la ligne syndicale de Cologne jugée trop à gauche et qui accorde une place aux protestants. Un autre lien puissant avec la Rhénanie est construit par l'Union Populaire catholique (*Volksverein*) ; les groupes lorrains du *Volksverein* sont en relation fréquente avec les organes dirigeants de la centrale de Möndchengladbach. Dans une autre orientation, celle du syndicat socialiste des mineurs, la ville de référence est Bochum, siège de ce syndicat. Il faudrait également s'intéresser à la fréquentation des universités ; la plupart des Lorrains se dirigent vers Strasbourg, quelques-uns vont à Berlin, Heidelberg ou Tübingen (pour les protestants), mais très rares sont ceux qui ont été étudiants à Berlin. Un des cas connus est celui de Robert Schuman qui a étudié deux semestres à Berlin. Il ne semble pas en avoir conservé un souvenir impérissable. Il a fréquenté aussi Bonn, Munich puis a terminé à Strasbourg.

Il en va de même dans le domaine de l'urbanisme ; les architectes berlinois ne sont guère intervenus à Metz ; il y a une exception de taille, celle du prestigieux Jurgen Kröger qui a dressé les plans de la gare monumentale inaugurée en 1908. La plupart des entreprises qui ont réalisé des travaux sont régionales, les artistes aussi à l'exception du décorateur berlinois Paul Gathenau qui a conçu les salles d'attente. Pour toutes sortes de raisons, l'influence de Berlin ne saurait être comparée à celle de Paris avant 1870 et après 1918. Elle n'en est pas moins présente et nous avons essayé d'en dégager quelques-uns des éléments.

### Une rupture brutale

En 1918, les liens imposés depuis 1870 sont rompus. Les Allemands de Metz regagnent leur patrie, les journaux de type allemand disparaissent. L'agence Havas remplace l'agence Wolff ! Berlin cesse d'être un pôle de décision et une source de référence. Pour les Messins de souche, c'est une délivrance. Enfin, on est loin de Berlin, on est libéré de la tutelle de la Prusse. Une aussi longue empreinte laisse forcément des traces. En parcourant la presse des années 20, le nom de Berlin revient souvent, presque toujours associé à des connotations négatives comme si on voulait à jamais l'exorciser. Une tare supplémentaire s'y ajoute : la capitale des Hohenzollern a été châtiée. Elle est devenue une ville de désordre et de révolution, celle des révolutionnaires spartakistes et des Soviets. C'est un abaissement, en quelque sorte un châtiment providentiel. Quant au Berlin de la création, il est totalement ignoré.

Parmi les Allemands chassés de Metz, quelques-uns se sont installés à Berlin. Parmi eux, retenons le nom de l'avocat, M. Donnevert, ancien député au *Landtag* et chef du parti progressiste jusqu'en 1918.

## METZ-BERLIN UNE RELATION IMPOSÉE PAR L'HISTOIRE

De 1925 à 1936, il préside l'Association de soutien aux Allemands originaires d'Alsace-Lorraine (*Hilfsbund*). A ce titre, il contribue à maintenir une certaine image de Metz. Ce souvenir de Metz est difficile à cerner, mais il est plus présent qu'on pourrait à première vue le croire. Beaucoup de fils d'officiers ont passé quelques années au lycée de Metz. Il leur en est resté nécessairement quelque souvenir. Le nom de Joachim von Ribbentrop, le ministre nazi des Affaires étrangères, est un cas parmi d'autres.

Les liens commerciaux que j'ai évoqués tout à l'heure se maintiennent, même au-delà de 1925, date de la fin de la période transitoire. On doit continuer par nécessité à se fournir en Allemagne. Par exemple, la mairie de Metz est obligée de commander des pièces de rechange à A.E.G. à Berlin. Les producteurs de fraises de Woippy s'efforcent de conserver leurs précieux débouchés d'autant qu'ils se heurtent sur le marché français à une rude concurrence. Dans les années 1920, ils continuent à exporter en Allemagne et à Berlin. Les chiffres dont nous disposons sont fragmentaires mais donnent un ordre de grandeur : 13 tonnes, soit 14 % de la récolte sont vendus aux firmes Neumann et Hammès de Berlin en 1927. L'année suivante, la seule maison Libskind de Berlin achète 23 tonnes soit 13 % de la récolte. Ce débouché est irrégulier car, en 1929, elle n'achète plus qu'une tonne quatre (soit 2,7 % de la récolte). Au début des années 30, la fraisculture s'étant développée en Allemagne, les producteurs exigent des mesures de protection. Un décret du 30 avril 1932 leur donne satisfaction. La fraise de Woippy est exclue des Halles de Berlin à partir de l'été 1932.

Cette relation dont j'ai dégagé quelques aspects parmi d'autres est, à bien des égards, assez exceptionnelle. C'est la victoire allemande de 1870 qui l'a imposée. Dans ces conditions, le lien avec Berlin est naturel pour la fraction allemande de la population. Il est refusé par la fraction lorraine qui continue d'entretenir des liens avec Paris où beaucoup d'anciens Messins se sont établis. D'où le paradoxe de Metz vers 1910-1914 : c'est une ville germanisée où on lit les journaux de Paris, où l'on vient écouter des conférenciers de Paris, où l'on achète des livres, des articles de Paris. Même le président de Lorraine s'est quelquefois rendu à Paris, en voyage privé bien sûr. Certains Allemands s'imprègnent à Metz de culture française. Le lien avec Berlin s'est imposé dans le domaine étatique et militaire, dans le domaine culturel il s'esquisse seulement. Pour se consolider, il aurait eu besoin de la durée, or l'issue de la Première Guerre mondiale en a décidé autrement. En 1918, le lien direct a été rompu ; dans la mémoire, seuls sont demeurés les souvenirs négatifs confirmés par l'occupation nazie de 1940-1944. Puis l'oubli est venu. Berlin est désormais perçue d'une tout autre manière : la guerre froide, le mur, la ville divisée. Il n'en demeure pas moins que deux générations de Messins ont été obligées de se situer par rapport à Berlin et à l'Allemagne et que cette expérience imposée a laissé sur la ville une marque à laquelle n'importe quel visiteur est immédiatement sensible.